



La ville



Alerte. Les sirènes hurlent. Dounia se réveille. À ses côtés grand-mère ne bouge pas.

Une violente déflagration. Des explosions suivent. Les vitres de la pièce tremblent.

Grand-Ma allume la veilleuse.

– Viens nous descendons à la cave.

Dounia est surprise. Jusqu'à cette nuit Grand-Ma refusait de quitter la chambre répétant : « La cave est dangereuse. Si le pavillon est bombardé nous étoufferons sous les ruines. » Elle ajoute :

– En passant dans l'entrée prends un vêtement, on ne sait jamais...

Dounia enfle robe de chambre et pantoufles. Toutes deux descendent l'escalier. S'arrêtent devant

la grande fenêtre, sans rideau, au demi-étage. Au loin un incendie. Des flammes géantes comme des torches. De hauts brasiers orangés. « C'est beau », pense Dounia.

Une autre déflagration les surprend. Plus sourde, plus éloignée.

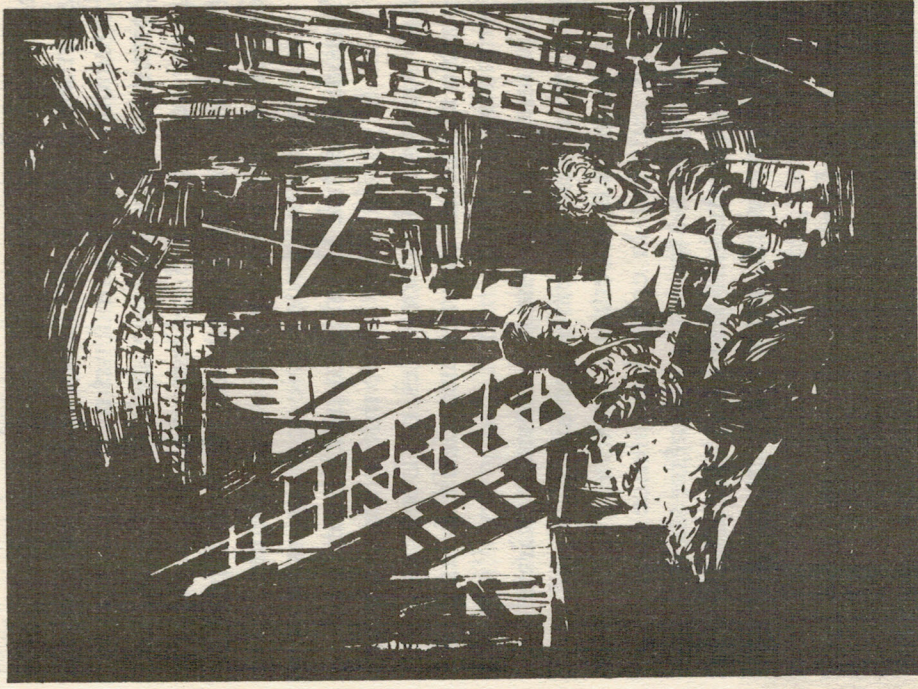
— La mairie a peut-être été touchée, dit Grand-Ma. Elle prend la main de sa petite-fille, la serre et se dirige vers l'escalier étroit qui mène à la cave.

On passe de l'entrée ordonnée du pavillon : meubles anciens, tableaux, bibelots, au fouillis de l'escalier-débaras : objets relégués, vieux habits. Dounia a toujours peur d'aller vers ces caves sombres : monde souterrain, étendu, mystérieux. Un ou deux voleurs peuvent s'y cacher...

Il y a l'odeur piquante de la cave à charbon, celle où brillent les derniers petits tas d'anthracite, projections d'avant-guerre que l'on économise... Il y a la buanderie bien rangée. Puis, la cave à vin voûtée, la plus éloignée. Quatre grandes marches à descendre, une énorme serrure et une clef rouillée. Une lourde porte de bois fissuré qui grince lorsqu'on l'ouvre. Au sol les cailloux bougent et bruissent à chaque pas. La pièce obscure sent le moisi, l'humidité, le renfermé. Ce ne sont que bouteilles vides et toiles d'araignées.

Assises sur une caisse dans le premier sous-sol Grand-Ma et Dounia tendent l'oreille aux bruits extérieurs. Pour oublier les bombardements Dounia

dirige ses pensées vers les caves. Son regard se pose sur la cache, sous l'escalier. Elle se souvient des bijoux enterrés là. Lorsque Grand-Ma pioche et sort de terre le coffret de fer une soirée réjouissante s'annonce.



Dans la cuisine grand-mère bascule le levier de la fermeture et de petites boîtes colorées apparaissent. Sont rangés des pièces brillantes, des bijoux ouvragés : pendentifs et boucles d'oreilles perlées, la montre à gousset d'un oncle qui, il y a très longtemps, exerçait la profession de porteur d'eau... La gourmette offerte aux fiançailles d'une tante, la bague ornée de quatre dents d'enfant, la broche-portrait d'un cousin tué, âgé de vingt ans, à la guerre de 1914-1918... Dans une cassette l'argenterie tintante : les goûte-vins du grand-père de Grand-Ma, les timbales, les couverts de vermeil...

Une explosion sourde suivie de plusieurs détonations. Le cœur de Dounia bat précipitamment.

— Si le pavillon est bombardé nous mourrons asphyxiés sous les décombres, dit Dounia.

— Ne t'inquiète pas, les attaques semblent plus lointaines.

Dounia regarde le visage fin et ridé de Grand-Ma, ses cheveux roux décoiffés, son air préoccupé...

Sirènes. Fin de l'alerte.

Elles quittent la cave. Un silence pesant les entoure. Grand-Ma ouvre la fenêtre. Le quartier semble calme. Au loin des nuages noirs dans la nuit bleutée. Toutes deux, lasses, montent se recoucher.

Jeudi gris. Dounia s'éveille. Grand-Ma s'active déjà.

— Mon trésor nous partons en Bourgogne. Va

déjeuner et prépare tes bagages, tes habits, tes livres...

— Et l'école, je n'irai plus Grand-Ma ?

— Je t'inscrirai à Saint-Léon.

— Les lettres de papa, de maman, les recevrons-nous ? interroge Dounia.

— Je reviendrai souvent. Je ne veux pas que nous mourions sous les bombardements. La nuit dernière, le long de la voie ferrée plusieurs maisons ont été touchées. Il y a eu des morts.

Dounia aime Saint-Léon, le village où habite toute sa famille maternelle. Mais changer d'école l'ennuie.

— Peut-être n'y aura-t-il plus de bombardements ? dit Dounia.

— Je ne pense pas. Les Américains ont conquis une partie de l'Italie, et la France devient le champ de bataille européen. Il faut quitter la ville et se réfugier à la campagne. Heureusement nous avons Saint-Léon. Je vais louer une maison là-bas. Ma chérie nous prendrons le train demain matin.

Journée de préparatifs. Dounia est triste. Quitter le pavillon c'est s'arracher à des jours supportables. Malade, maman a dû aller en Suisse pour être soignée dans un sanatorium. Papa est prisonnier au fond de l'Allemagne. La maison c'est leur présence, leur souvenir. S'en aller n'est-ce pas les trahir ?

Sans se presser Dounia choisit livres, cahiers,

trousse. Pas de place pour sa grande poupée. Elle enveloppe avec soin et tendresse un minuscule lardau et un poupon aussi petit que le doigt. Maman les lui a offerts lorsqu'elle a eu la rougeole.

Dounia est partagée entre ce qu'elle aime ici, ses amies, son école, les rues... et Saint-Léon, village des fêtes familiales. Là-bas, elle passe ses vacances, libre. Se promène de la forge de l'oncle Georges à la ferme de Virginie, du garage à la scierie... « Mais aller à l'école à Saint-Léon, quelle drôle d'idée ! » pense Dounia.